http://collections.ushmm.org
Contact reference@ushmm.org for further information about this collection

United States Holocaust Memorial Museum
Oral History Volunteer Collection
Interview with Marcel Bercau
7 May 2002

(Note : There is an English translation of this transcript.)

Q Monsieur Bercau, on va commencer par la vie avant la guerre à Paris. D'abord dites-nous votre nom, à la naissance, si votre nom a été changé, quand êtes-vous né et où?
A Je suis né le 18 avril, non, le 17 octobre, 1920, à Paris dans le 12ème arrondissement, à Paris. .Mon nom d'origine était Bercovici, qui est devenu Bercau après.
Q Vos parents étaient de quel origine?
A Mes parents sont venus de Roumanie, de la ville de Jassy en Roumanie.
Q Est-ce qu'ils étaient des citoyens français? Ils sont venus à quelle époque ?
A Ils sont venus dans les années trente[1], ils étaient pas français à l'époque, ils étaient roumains, ils ont été naturalisés après.
Q Est-ce que vous pouvez nous parler de la vie avant l'occupation nazi en 1940, la vie sociale, la vie religieuse, la vie familiale, etc.
A Oui, mes parents étaient confectionneurs, on habitait d'abord rue du Pasteur Wagner et puis ensuite boulevard Jules Ferry dans le 11ème arrondissement de Paris. Mes parents n'étaient pas des religieux fervents, c'est à dire que, ils ne pratiquaient pas le shabat comme certains le font, ils étaient accoutumés à la vie parisienne, ils étaient devenus des citoyens de Paris et par conséquent ils s'étaient fondés dans la vie de la cité de Paris.
Q Est-ce qu'il y avait une vie communautaire, vous appartenez à une synagogue, etc.?
A Ils appartenaient, vous savez, les gens à cette époque-là, leur souci c'était d'appartenir à une société de secours mutuel, le secours mutuel qui les aidait en cas de maladie, et qui les aidait également au moment du décès, il y avait un caveau commun, c'était le souci des gens de l'époque, être enterrés dans un lieu à part des autres.
Q Votre mère travaillait?
A Ma mère travaillait avec mon père. Il était confectionneur donc il travaillait en famille, et moi-même j'ai travaillé après avec eux.
Q Vous étiez combien d'enfants à la maison?
A Nous étions 4 enfants, 3 garçons et une fille.
Q A l'époque de l'occupation, vous aviez 20 ans. Qu'est-ce que vous faisiez à l'époque.
A J'ai d'abord essayé de partir quand les troupes ont commencé à avancer, j'ai essayé de partir en zone libre, j'ai franchi d'ailleurs la zone libre, et puis comme j'ai pas pu m'installer en zone libre je suis revenu, je suis revenu à Paris, et le drame s'est passé quand les lois raciales ont commencé, étaient dictées à la fois par l'autorité de l'occupation allemand nazi et par le gouvernement de Pétain, j'ai fait partie avec mon frère et mon père, de la première rafle qui a eu lieu à Paris, le 20 août 1941 qui a ouvert le camp de Drancy. Près de 5000 personnes ont été internés ce jour-là dans ce

[1] Ils sont repartis en Roumanie après la naissance de Marcel; après 9 ans passées en Roumanie ils sont revenus à Paris dans les années 30.

This is a verbatim transcript of spoken word. It is not the primary source, and it has not been checked for spelling or accuracy.

http://collections.ushmm.org
Contact reference@ushmm.org for further information about this collection

camp de Drancy. Ce camp de Drancy c'était quoi? A l'origine c'était des HLM qui n'ont jamais été terminés. C'est des bâtiments non terminés qui ont servi de camp dès le 20 août '41 jusqu'en '44 et c'était le point de départ de toute la déportation des juifs de France.

Q Pour revenir un peu avant l'arrestation, on parlera après de la vie à Drancy, vous vous rappelez du premier temps, quels sont vos premiers souvenirs de l'occupation nazi et les mesures anti-juives, est-ce que vous vous sentiez menacé? Evidemment vous avez essayé de fuir, vous pouvez nous parler de ça?

A Le premier souvenir c'est qu'on habitait près du boulevard Bon Marché et j'ai vu arriver les voitures et les camions allemands qui ont déferlé là, venant de la Place de la République allant vers la Bastille, c'était le premier souvenir de l'occupation qui n'a d'ailleurs pas marqué puisqu'ils sont passés, ils se sont installés et les premières mesures ne sont venues qu'après, ça c'était en mai 1940 et les mesures sont venues qu'après.

Q Votre père a pu travailler jusqu'au jour de son arrestation?

A Oui, on a continué à travailler jusqu'au moment ou les lois anti-juives ont été promulguées et on a commencé à faire les premières arrestations, d'ailleurs les premières c'était, il y en a eu au mois de mai 1941 et les juifs polonais qui ont été arrêtés au gymnase de Japy d'abord et déportés à Pithiviers et Baune la Rolande, ça c'était en mai '41 et ensuite août '41 ça a été la première grande rafle du 11ème arrondissement, à 5 heures du matin, le 11ème arrondissement a été entouré d'un cordon de gendarmes et de policiers, on ne pouvait plus sortir ni rentrer dans le 11ème. J'étais descendu pour chercher du pain, j'ai vu tout ça, j'ai voulu traverser le boulevard Bon Marché: "Ah non, non interdit, vous rentrez chez vous;" et c'était pour pouvoir ensuite venir chercher les gens à leur domicile. Comment ils venaient au domicile c'est qu'il y avait eu auparavant des lois demandant au juifs de se faire recensées, on a dû se faire recenser dans les commissariat, les gens sont allés, on y est allé, que notre nom soit inscrit au commissariat ça nous dérange pas, on est allé se faire recenser et ces listes ont servi ensuite pour les arrestations.

Q Et votre mère et les autre frères étaient absents de la maison?

A Ils étaient là, mais dans la première arrestation on n'arrêtait que les hommes. Que les gens de 16 à 60 ans. Les femmes et les enfants ont été arrêtés par la suite puisque ma mère et mes frères et sœur ont été arrêtés par la suite et déportes également.

Q Vous avez été arrêtés par des français. Pouvez-vous me raconter?

A Eh bien on a frappé à la porte, on a demandé notre nom, c'était des inspecteurs de police qui venaient du commissariat du quartier. Le commissariat était rue Charles Descluses dans le 11èmè. "Veuillez nous suivre au commissariat pour vérification d'identité" -- C'était simple, et c'était modeste, bon, suivre au commissariat, on va au commissariat, au commissariat en fait on était mis dans des autobus, et des autobus ont été amenés à Drancy.

Q A quel moment vous vous êtes rendu compte de ce que ça représentait?

A On s'est rendu pas compte parce qu'on s'est dit, Drancy, bon, ben, peut être qu'à Drancy c'est qu'il veulent faire une vérification approfondie de l'identité et c'était vous êtes là, on va vérifier votre identité. Et puis, le régime de Drancy a commencé avec, on s'appelait ça "Drancy la faim," très peu à manger, il y avait des couchettes en bois mais ils avaient enlevé les matelas, les matelas étaient en bas dans une pièce;

This is a verbatim transcript of spoken word. It is not the primary source, and it has not been checked for spelling or accuracy.

http://collections.ushmm.org
Contact reference@ushmm.org for further information about this collection

on voyait les matelas mais nous, on dormait sur une planche. On s'est dit, "Mais ça ne peut pas durer longtemps comme ça." Effectivement, quelques mois ça a été les premier déportations ont commencé en mars 42, mon père a été déporté le mars '42, en mars '41, et moi en août '41

Q '42.

A Oui, '42

Q Donc vous êtes resté presque un an à Drancy. Pouvez-vous nous parler de la vie à Drancy?

A La vie à Drancy, au début c'était la faim. C'était la faim parce qu'il y avait très peu de nourriture. Il y avait une ration de pain, une soupe à midi, une soupe le soir, soupe qui était plutôt de l'eau claire avec quelques feuilles de chou qui nageaient au dessus. Donc c'était la faim permanente. Les colis n'ont été autorisés que beaucoup plus tard. Dans les premiers mois il n'y avait pas de colis. Il fallait se contenter de la nourriture. Il y a eu beaucoup de morts dans les premiers mois de Drancy. La vie intérieure était gérée par les gendarmes français, mais la garde extérieure était assurée par les SS.

Q Vous n'avez pas eu de contact avec le monde extérieur, avec la famille.

A Non, on ne pouvait pas avoir de contacts; il y a des gens qui arrivaient à faire sortir des lettres, gendarmes mais souvent les gendarmes prenaient les lettres et l'argent et il mettaient ça à la poubelle.

Q Est-ce qu'une vie sociale s'est organisée pendant cette année? Comment vous passiez le temps, les journées?

A On demandait aux gens qui voulaient travailler pour passer le temps, j'ai été travailler dans un atelier de serrurerie, je me suis dit, serrurerie ça me servira peut-être à me trouver une scie à métaux, une lime, éventuellement tenter une évasion. Travailler dans cet atelier de serrurerie qui était en fin de compte uniquement destiné à brûler les punaises, des lits des gens qui avaient des chambres avec des lits. C'était la noblesse du camp. Comme dans toute société, il y a les gens ordinaires et il y a la noblesse. La noblesse, c'est les gens qui étaient dans le bâtiment au milieu, ils avaient les chambres avec des lits, nous on était sur des lits en bois sans matelas.

Q Vous étiez avec votre père jusqu'à son déportation?

A Mon père et un frère.

Q Et d'autres gens du quartier.

A Bien sûr.

Q Et à quel moment vous vous êtes rendu compte de la situation?

A Dès les premiers jours, quand on a vu que, le peu de nourriture – le souci essentiel c'était la nourriture. Vous savez, un être humain ne peut pas vivre sans nourriture. Si on lui donne une soupe et un bout de pain c'est pas assez pour vivre. Donc ça a été la première difficulté.

Q Donc, un an passé à Drancy. On va peut-être parler maintenant du transport. Vous avez été averti?

A Les choses se faisaient de la façon suivante. On demandait à des gens de regagner le premier bloc, le premier escalier près du bout, et quand on allait dans cet escalier on savait que c'était pour la déportation.

Q Vous avez eu des nouvelles des camps, des autres transports?

A On avait une vague idée mais on nous disait c'est pour aller travailler en Allemagne.

This is a verbatim transcript of spoken word. It is not the primary source, and it has not been checked for spelling or accuracy.

http://collections.ushmm.org
Contact reference@ushmm.org for further information about this collection

Donc on ne faisait pas tellement de souci. On nous disait, Vous allez travailler en Allemagne. Alors on nous mettait dans l'escalier du bout et… un jour ou 2 après, les autobus arrivaient dans le cours, on nous faisait descendre à 50 par autobus qui formait le contenu d'un wagon. Un autobus s'arrêtait devant un wagon de marchandise, on vidait l'autobus dans le wagon, et on fermait le wagon.

Q Jusqu'à maintenant vous aviez vos affaires personnelles avec vous, dans le camp de Drancy?

A Les affaires personnelles, on avait juste nos vêtements, on n'avait rien d'autre, on avait des vêtements, on est parti avec une ration de pain, un point c'est tout.

Q Vous avez vu partir votre père avant.

A Mon père est parti en mars, a été déporté en mars, je me mélange avec les dates, en mars '42. Oui, en mars '42. Et moi en septembre.

Q Vous avez été dans un train…

A De marchandise.

Q Saviez-vous vers où vous alliez, à quel moment vous vous êtes rendu compte, racontez-moi.

A On ne savait pas. On était soit disant de travailler en Allemagne. Mais c'est un voyage qui a duré 4 jours et 4 nuits, dans des conditions effroyables, parce que dans ces wagons de marchandise qui sont considérés être pour 8 chevaux-40 hommes, on était à 100 dans chaque wagon, une centaine dans chaque wagon, donc pas moyen de s'allonger, pas moyen de s'asseoir, c'était la bataille pour avoir une place assise, parce que, 4 jours et 4 nuits, on ne peut pas tenir debout. Et la soif, la soif. On avait mis un seau d'eau dans chaque wagon, à la porte du wagon on avait mis un seau d'eau, mais le seau d'eau, on a bu le premier jour mais après, il servait pour uriner, alors donc il n'y avait pas d'eau pendant tout le voyage et l'eau c'est plus terrible que la faim.

Q Est-ce que les gens se parlaient dans le wagon?

A Les gens se parlaient mais il commençait à avoir des frictions, c'est ma place, c'est ta place, moi ici, toi ici, quand les gens ont soif, ont faim, sont mal, ils sont énervés ils sont pas de bonne humeur et c'est pas l'amitié qui règne. C'est le chacun pour soi à ce moment-là.

Q Votre souvenir le plus marquant de ce voyage de 4 jours est quoi?

A C'est la soif. La soif c'est quelque chose de terrible.

Q Il n'y a pas eu d'arrêts bien sûr.

A Il y a eu des arrêts, si, le train s'est arrêté quand les voies de chemin de fer avaient la priorité pour les convois de soldats, quand un convoi allemand a été annonce on a été mis sur une voie de garage pour une heure ou deux, le convoi passait, on pourrait continuer. Si, il y a eu plusieurs arrêts.

Q Là il n'y avait plus de policiers français.

A Il n'y avait plus de policiers français mais dans le wagon il y avait personne, il y avait que nous dans le wagon, les soldats allemands étaient derrière, ils avaient un wagon de voyageurs dans lequel ils étaient, quand le train s'arrêtaient, ils descendaient, il y avait un soldat avec un fusil devant chaque wagon.

Q A quel moment vous êtes passés des mains de la police française aux mains des allemands.

This is a verbatim transcript of spoken word. It is not the primary source, and it has not been checked for spelling or accuracy.

http://collections.ushmm.org
Contact reference@ushmm.org for further information about this collection

A Des qu'on a été mis dans les wagons on est passé aux mains des Allemands. Les français nous ont amené jusqu'aux wagons et après c'est les Allemands qui ont pris la charge des wagons.

Q Vous pouvez parler de l'arrivée au camp?

A L'arrivée c'était, les portes se sont ouvertes, mais auparavant on avait aperçu au travers les interstices, le train n'est pas arrivé directement comme ça, il s'arrêtait, il reculait, il avançait, il s'est reculé, on a aperçu le camp vaguement et on a vu les gens en vêtements rayés, comme ça, là, en uniformes rayés, on s'est dit, dans quel monde on arrive? Peut-être que leurs vêtements étaient usés, on leur a donné ces vêtements-là, on comprenait pas, on les voyait travailler avec des pelles, des pioches, on comprenait pas et les wagons, les portes se sont ouvertes, immédiatement les hurlements:"Raus, Schnell," des coups qui pleuvaient, en rang, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre côté, les femmes et les enfants de l'autre côté, et on a été mis en rang et bien sur les femmes et les enfants étaient amenés dans des camions pour la destination qu'on imagine, ils ont été exterminés le jour même de leur arrivée. Nous, on a été conduit dans un camp -- parce qu'Auschwitz était un ensemble, il n'y avait pas qu'Auschwitz même, il y avait Auschwitz, il y avait Birkenau, il y avait Monowitz-Buna, il y a avait Gleiwitz, il y avait tout un ensemble de camps, dont chacun était destiné à fournir une main-d'œuvre esclave à une usine donnée. Nous, notre camp, on fournissait la main-d'œuvre pour une usine qui se construisait de l'I.G. Farben Industrie, une usine qui devait fournir le caoutchouc synthétique, qui s'appelait la Buna, Auschwitz III;

Q Vous êtes tout de suite arrivé à Auschwitz III?

A Tout de suite, oui.

Q Vous pouvez raconter à quel moment vous vous êtes rendu compte où vous étiez?

A On est sorti, on a été amené au camp et tout de suite au camp: "Déshabillez-vous, enlevez tous vos vêtements, vous ne gardez même pas de sous-vêtements, vous enlevez tout, on a été tondu, rasé, la tête partout la douche et on nous a jeté ces vêtements et tout de suite en rang et la discipline a commencé, des coups ont commencé à pleuvoir, en rang, par cinq et dans un baraque.

Q A quel moment il vous ont mis le tatouage, le premier jour?

A Le premier ou deuxième jour, je me souviens plus, dès le début, on a tatoué les numéros.

Q Vous pouvez nous donner votre numéro?

A 169752, en allemand einhundertneunendsechzig tausent siebenhundertzweiundfunfzig, parce qu'il fallait annoncer – même ceux qui ne parlaient pas allemand, ils devaient apprendre leur numéro en allemand, sinon c'était des coups.

Q Vous étiez toujours avec les gens que vous connaissiez d'avant?

A Avec certains, mais ça a été séparé, on faisait pas ce qu'on voulait, mettez-vous là, mettez-vous là, il y avait certains que je connaissais, certains que j'ai vu disparaître.

Q Vous avez tout de suite commencé à travailler alors.

A Pas tout de suite. Les premiers jours ça a été la mise au pas. Se mettre en rang, se mettre par cinq, savoir dire son numéro, ça durait… c'est ce qu'on appelait "la quarantaine." Ca durait quelques jours et au bout de quelques jours quand on a été formé à la discipline, on appelait ça "partir en commando," partir en commando.

This is a verbatim transcript of spoken word. It is not the primary source, and it has not been checked for spelling or accuracy.

http://collections.ushmm.org
Contact reference@ushmm.org for further information about this collection

Q Le travail consistait en quoi?

A Le travail c'était construire l'usine de l'IG-Farben. Au début on m'a demandé mon métier, j'ai dit "schneider", tailleur: "Ah, sehr gut, schneider," terrassement, la pelle et la pioche, et c'était le plus dur, en hiver là bas il fait moins 10, creuser des tranchées à la pelle et la pioche, rester 16 heures par jour dehors, c'est, la durée maximum de survie était de 15 jours; on pouvait pas durer plus de 15 jours, avec le peu de nourriture qu'on avait, les vêtements qu'on avait, et 16 heures dehors à moins 10 on peut pas tenir longtemps. Donc j'étais terrassier au début, et puis je suis tombé malade je suis rentré il y avait une infirmerie là-bas qui s'appelait le "revir," et au revir je suis tombé sur un autre français qui s'appelait Marcel, il m'a dit, mon vieux, si tu restes à ton commando, c'est la fin, tu tiendras pas, il faut que tu changes de commando. Mais j'ai dit, tu sais que c'est interdit de changer de commando, sous peine de mort, sous peine de pendaison. Il me dit, "De toute façon, si tu reste au commando tu es mort, autant prendre un risque." Il me dit, "Tu viens au commando, je suis dans un commando de schlosser-electriker, d'électriciens-mécaniciens et on a un Kapo qu'on ne voit pas de la journée, on est tranquille, on nous tape pas dessus on travaille le moins possible et c'est ce qu'il faut faire et si tu veux survivre, il y a deux conditions: premièrement, travailler le moins possible et deuxièmement trouver un supplément de nourriture." Alors j'ai dit c'est facile de le dire mais comment faire? Il dit, "Pour travailler tu changes de commando, tu viens à mon commando, je te présenterai au kapo quand tu sortiras de l'hôpital tu diras que tu es un bon schlosser-electricien que tu as fait des études à Paris et il te prendra." Ca s'est passé comme ça, je suis devenu schlosser elektriker et il m'a amené le jour-même, comme il avait rajouté un peu trop, il m'avait ramené directement un ingénieur allemand qui s'appelle Riter il dit je vous présente un très bon mécanicien il sort de l'école des Arts et Métiers de Paris et comme vous cherchez quelqu'un je vous l'amène, donc je suis devenu schosser-elektriker, donc j' n' avais plus de kapo sur le dos, je faisais ce que je voulais, etc. Le travail on s'en arrangeait toujours, on s'en débrouillait toujours et c'est comme que j'ai changé.

Q Finalement combien de temps êtes –vous resté aux travaux de terrassement?

A Les 4 premières semaines; dès que je suis tombé malade après, je suis – non, plus longtemps, parce que quand je suis sorti, j'ai été mis dans encore un commando de…. Ah oui oui ça y est. Non, non -- il s'est passé autre chose avant. Au bout de 3 semaines, sur la place d'appel, nous étions 10,000, le soir, le SS fait un discours, "Wir brauchen Hundert Maurer," Nous avons besoin de 100 maçons. Comme il n'y a pas de maçon parmi vous, nous allons faire une école de maçons, une "maurer schule," nous allons choisir parmi vous 100 personnes, il ne disait pas "personnes,": "hundert schtük," (cent pièces) pour aller à cette école de maçon. Sur dix milles d'être choisi parmi cent, ça fait un drôle de, il faut un drôle de coup de chance. J'ai été choisi, j'étais à cette école de maçon, où pendant 3 semaines on était à l'intérieur, on était à l'abri, on sortait pas travailler dehors, on était au chaud. Donc c'était déjà un premier atout. Et puis au bout, après j'ai été donc à cette "maurer schule," mais alors à nouveau je me suis retrouvé avec la pelle et la pioche dehors et c'est de là que je suis passé à schlosser-elektriker de mon propre gré à mon propre risque

Q Vous avez été soigné au revir?

This is a verbatim transcript of spoken word. It is not the primary source, and it has not been checked for spelling or accuracy.

http://collections.ushmm.org
Contact reference@ushmm.org for further information about this collection

A Non, le revir c'était pas des questions des soins, le revir c'était une question si vous voulez, un atelier de réparation rapide, on laissait le gars là maximum 8 jours, s'il se remettait debout, hop au travail à nouveau, s'il se mettait pas debout les SS passaient et choisissaient pour la chambre à gaz. D'ailleurs, j'ai été protégé par un médecin grec, quand le SS est passé pour la sélection il m'a mis comme… à nettoyer les toilettes pour avoir une occupation pour que je sois pas sur la paillasses parce que sinon je risquais d'être embarqué.

Q Ca nous amène vers l'hiver '42-'43;vous avez continué ce travail pendant tout le reste de votre….

A Pendant tout le reste jusqu'à 17 janvier 1945 j'ai été schlosser-elektriker. Je travaillais avec cet ingénieur que je n'avais pas sur le dos, j'avais pas de kapo sur le dos, il m'a confié un travail, il s'agissait, d'abord, il fallait faire, il m'a coupé des fers rondes de 8 millimètres de telle longueur un mètre 20 ensuite leur donner cette forme là parce que c'était pour faire des implantations pour passer des fils électriques, ensuite il fallait souder dessus des petites pièces, enfin un travail que j'ai jamais fini, qui n'a jamais servi, mais qui m'occupait a rien faire.

Q Et c'est grâce à ce travail…

A C'est grâce à ce travail que j'ai pu survivre Parce qu'en même temps ayant du temps j'ai pu également trouver un peu de nourriture en plus, c'est à dire obéir à ces 2 principes, travailler le moins possible j'avais réussi mais il fallait aussi un peu de nourriture en plus. Alors la nourriture en plus, comment on procure la nourriture en plus? J'avais 2 solutions; soit apporter quelque chose du camp pour les ouvriers civils qu'on pouvait échanger avec les ouvriers civils contre du pain. Apporter quelque chose c'était soit une chemise, soit un short, soit quelque chose du camp qui était utile aux ouvriers civils et qui nous donnait du pain en échange. Une chemise c'était un kilo de pain. Mais il fallait pouvoir trouver la chemise ou un short pour les prisonniers de guerre anglais ils jouaient au foot on leur donnait un short ils nous donnaient un pain. Le short, je le trouvais, j'avais fait une accointance avec l'atelier de couture du camp ou en douce ils fabriquaient des shorts avec ce qu'ils avaient et on échangeait un paquet de cigarettes, avec le paquet de cigarettes moi j'en avais deux avec les anglais, j'avais un pain en échange, enfin, un échange pour se procurer un peu de nourriture en plus. C'était le seul moyen de survie.

Q Votre frère n'était plus avec vous.

A Non.

Q Vous avez lié une amitié avec quelqu'un.

A Oui, bien sûr il fallait être au moins deux, je suis devenu copain avec un ami qui s'appelait Anania avec lequel je suis revenu, on s'est ramené l'un l'autre. On est revenu jusqu'à Paris tous les deux.

Q Vous pouvez parler un peu plus longuement des souvenirs les plus marquants de ces 3 années?

A Les souvenirs les plus marquants c'est l'arrivée dans ce camp. L'arrivée dans ce camp c'est quelque chose comme si on débarquait dans une autre planète, c'était un monde qui n'avait aucun sens pour les gens de cette planète. Ca veut dire que, ceux qui nous commandaient, c'était pas les SS. Parce que les SS n'étaient que les gardes extérieurs. A l'intérieur du camp c'étaient des kapos ou des chefs de bloc, c'est à dire chefs de baraque qui étaient des droits communs que les Allemands avaient sortis des

This is a verbatim transcript of spoken word. It is not the primary source, and it has not been checked for spelling or accuracy.

http://collections.ushmm.org
Contact reference@ushmm.org for further information about this collection

prisons pour encadrer les autres, et ils avaient droit de vie ou de mort sur nous et donnaient libre cours à leurs… à leurs défauts On était entouré par ces gens, les honnêtes gens dirigés, entourés par des assassins ou des voleurs qui nous commandaient ou qui faisaient de nous ce qu'ils voulaient. C'est un contraste, c'est quelque chose de invraisemblable, cette vie dans le camp et puis les horaires, on était réveillé à 5 h du matin, à 5h et demi on était en rang pour partir au travail. Et la journée était longue.

Tape 1, side 2

Q Les journées de travail…
A On était réveillé à 5 h, il fallait sortir, aller au "waschroom," c'est à dire au lavabo, revenir pour prendre la ration de pain et ce qu'on appelait du café, qui était une eau noircie, ensuite la mise en rang et le départ au travail, à 5 heures et demi on était au travail, on faisait des journées de 12 heures.
Q Il y avait des conditions sanitaires de base.
A C'était le minimum, on avait un lavabo pour se laver mais pas de savon, pas de serviette. On allait quand même aux douches une fois par mois ou tous les 2 mois, mais c'était curieux ces douches; on était mis sur une pomme d'arrosoir à 5 ou 6, il arrivait de l'eau gelée d'abord, de l'eau bouillante ensuite, on sortait de là sans serviette sans rien et on repartait dehors par moins 10.
Q Dans votre baraque il y avait un mélange de nationalités? Il y avait des problèmes de compréhension entre des gens?
A Surtout selon les périodes. Au début il y avait des Allemand, des Polonais, et puis il y a eu la grande arrivé des Hongrois en 1944. Il y eu 700,000 Hongrois qui sont arrivé d'un seul coup à Auschwitz. Alors bon, ils sont pas tous arrivés dans le camp. Malheureusement, beaucoup ne sont même pas rentrés ils étaient dirigés directement vers les chambres à gaz. Il y avait une évolution selon les périodes d'arrestation. Il y avait une période où c'était les Grecs qui sont arrivés, les Grecs de Salonique, il y avait toutes les nationalités.
Q Est-ce que vous vous rappelez d'occasions où les gens s'entre aidaient? Vous pouvez me parler des relations entre les gens?
A Les relations, c'était d'abord chacun pour soi parce que avec le minimum de nourriture qu'on avait, l'entraide n'était pas quelque chose de répandue. Si elle se faisait c'était uniquement avec un ami qu'on avait, ce qu'on appelait "le deuxième soi-même", mais en dehors de ça il n'y avait pas d'entraide, c'était chacun pour soi.
Q Votre grand ami?
A Il s'appelait Anania, David Anania. Avec lequel je suis revenu jusqu'à Paris. On a fait toutes les évacuations, on est revenu jusqu'à Paris, en s'aidant l'un à l'autre.
Q Quels sont les souvenirs les plus marquants, c'est quand même une période très longue.
A C'est une période, si vous voulez, un jour là-bas c'est comme un mois ici, la durée la journée était extrêmement longue depuis la levée à 5 h du matin jusqu'au couché le soir, le temps paraissait infini, c'était interminable la journée, donc un mois là-bas c'est comme une année ici, la période que j'ai vécu là-bas c'est comme si j'avais vécu cent ans ailleurs. C'est une période très longue.

This is a verbatim transcript of spoken word. It is not the primary source, and it has not been checked for spelling or accuracy.

http://collections.ushmm.org
Contact reference@ushmm.org for further information about this collection

Q Vous avez finalement été bien traité, relativement.

A Non, pas bien traité, ce qu'il fallait c'est avoir l'envie de survivre et de trouver le moyen de survivre. L'envie: j'ai dit, "Vous m'aurez pas." Quand j'étais en rang à l'appel j'ai dit, "Vous, je vous survivrai, vous m'aurez pas, je vous survivrai," et les moyens -- eh bien je vous l'ai dit, il fallait trouver un commando où on travaillait moins, il fallait un peu de nourriture de plus et il fallait pas de faire accrocher par un kapo ou un chef de bloc, pour prendre des coups, et malgré tout j'ai pris des coups, j'étais la bête noire de mon chef de bloc, pour un oui ou pour un non, le soir après la distribution de soupe, comme toute la journée il n'avait rien fait, il lui fallait un peu d'exercice, il appelait quelques matricules et c'était "funfen zwanzig auf in asch," 25 coups sur le derrière parce que ton lit, ta couverture n'était pas bien faite, parce que ceci parce qu cela, "funfen zwansich auf in asch," il m'a donné ça quand j'étais un bleu, quand j'étais devenu un ancien -- parce que la bas les "alt heftlinger, les vieux détenus on les respectait plus, les bleus c'était toujours les martyrs, et les anciens, s'ils avaient survécu c'est qu'ils avaient quelque chose déjà.

Q Vous voulez qu'on parle de la libération?

A Comme vous voulez.

Q Vous avez autre chose à dire sur les années dans le camp?

A C'était des passages successifs, la plupart des gens qui arrivaient, la survie était de 3 semaines. Donc il y avait un renouvellement permanent dans le camp, les anciens d'ailleurs, on les reconnaissait à leur numéro de matricule, ceux qui avaient un numéro de matricule, même les SS étaient différents vis-à-vis des anciens, c'est qu' ils avaient réussi à survivre alors que tout avait été fait pour qu'il disparaissent. Alors après il y a eu cette période le 17 janvier 1945 les troupes soviétiques approchaient en Pologne et l'ordre d'évacuation était donné par Berlin, il fallait évacuer. Dans la région d'Auschwitz avec tous les camps qu'il y avait, on a mis 60,000 déportés sur la route, 60,000, je ne sais pas, quand je regardais derrière moi je voyais une file à l'infini, à pied, en marchant. 60,000 personnes qu'on a mis dehors dans la neige, dans le froid sans nourriture avec les vêtements que nous avions, on a mis 60,000 personnes. Ca veut dire que, beaucoup sont morts, on appelait ça la marche de la mort, beaucoup sont morts pendant cette marche de la mort, ils mourraient, ils étaient mis sur le côté, s'il y en a un qui tombait et il n'était pas morts les SS donnaient un coup de fusil dans le tête pour le terminer qu'ils ne puisse pas se sauver. On a marché comme ça, on est arrivé à Gleiwitz. A Gleiwitz on est rentré dans un camp qui venait d'être vidé à nouveau, qui avait été occupé, c'était un camp de concentration, on y a passé la nuit où on a pu, moi je suis resté assis contre un mur dans un coin parce que il y avait pas de place et le lendemain matin à nouveau, "Alles, rauch, schnell!" les SS qui hurlaient qui gueulaient, ceux qui ne marchaient pas assez vite ils les mettaient de côté, je suppose que c'était pour les exterminer et les autres on a été amené sur un, dans une gare, sur une voie de chemin de fer, et mis dans des wagons à bestiaux, découverts, pas fermés, on était en hiver, il faisait moins 10, moins 15, des wagons à bestiaux découverts, et on était mis à cent par wagon. On était debout comme ça, on s'est dit, on va pas aller loin, ils vont nous amener à 2 heures d'ici dans un autre camp. Le voyage a duré 14 jours et 14 nuits. A l'arrivée on était 20 dans le wagon. On est arrivé à Oranienburg, c'était le siége social de tous les camps de concentration en Allemagne, Oranienburg c'est près de Berlin. On était d'abord parti

This is a verbatim transcript of spoken word. It is not the primary source, and it has not been checked for spelling or accuracy.

http://collections.ushmm.org
Contact reference@ushmm.org for further information about this collection

en Tchécoslovaquie, on est passé à Prague. On a eu des gestes de solidarité de la part des pragois, qui nous ont vu dans ces wagons. Ils nous ont lancé -- le wagon s'est arrêté la gare de Prague, le train. Il y avait une passerelle au dessus des voies et les pragois nous jetaient du pain, du pain et des bidons pour boire, ils ont vu dans quel état on était. Et on est passé à nouveau à Prague et on était donc jusqu'à Oranienburg jusqu'à Berlin et je vous ai dit, là on est arrivé on était 20 par wagon. Donc, les 4/5 étaient morts en route. A Oranienburg on a été mis d'abord dans ...pas directement dans le camp mais dans une… à côté du camp, dans une grande salle, où c'était une salle dallée, il n'y avait pas de paillasses ni rien. On était mis là-dedans, sans nourriture, sans couverture, rien. on a été mis là dedans pendant 2 jours, et après on on a réintégré le camp d'Oranienburg, mais le camp était bourré archi bourré, il n'y avait pas une place de vide, on a dormi sous les châlits, il n'y avait pas de place il y avait pas de nourriture il y avait rien c'était quelque chose d'effroyable ce camp d'Oranienburg. Et après Oranienburg il y avait d'autres évacuations et j'ai terminé a côté de… le dernier camp c'était… enfin j'étais dans 2 ou 3 camps, le nom me viendra tout à l'heure le dernier camp où j'ai terminé. Ca s'est passé le 26 avril '45. On a vu les Allemands partir le soir, ils sont partis, et d'un seul coup, c'était au milieu de la nuit, on était dans des baraquements curieux, c'étaient des baraquements, les toits étaient comme ça et on descendait par des marches, c'était comme creusé dans l'intérieur et il y avait des bas-flancs, on était sur ces bas-flancs. Et au milieu de la nuit on a entendu un mouvement et j'étais avec Anania, et il me dit "Il se passe quelque chose, il faut qu'on sorte, il se passe quelque chose." Effectivement on est sorti, le camp grouillait de déportés qui s'en allaient vers, à l'attaque de la boulangerie et la cantine, parce que les SS étaient partis et ça a commencé, la razzia vers la cantine et vers la boulangerie. J'ai vu un pauvre gars -- dans une salle, il y avait une baignoire avec de la confiture. Ca poussait tellement – c'était une petite salle – il y avait un porte comme ça – ça poussait tellement que le gars est tombé dans la confiture et il est mort comme ça noyé dans la confiture. C'était quelque chose, des choses affreuses, quoi.

Q Ca faisait 4 mois de déplacement. Vous vous êtes rendus compte, les déportés, de..

A C'est parce que soit, d'un côté il y avait les russes soit les américains on allait comme ça comme ça comme ça, en zig zag.

Q Le jour où les allemands sont partis, c'était…

A La grande fête. On a compris que… Il y avait plus de SS au mirador. Ils étaient partis parce que dans ce camp-là, les Américains approchaient. Ils étaient partis. On a compris qu'on était près de la libération. Alors est arrivé un major américain qui s'est installé dans le camp et qui a essayé de distribuer de la nourriture, alors voulant bien faire – c'était un médecin – voulant bien faire, il a dit, ces gens ont l'estomac fragile, on va leur donner du riz. Mais comme ils sont très maigres on va leur donner du riz au gras. Il a fait du riz avec du lard, il a tué la moitié des survivants avec son riz au lard. Mais oui, on connaissait pas la situation, on connaissait pas les méthodes. Il a voulu bien faire.

Q Ils vous ont soigné aussi?

A Il n'y avait pas de soins sur place. L'essentiel pour nous c'est qu'il n'y a plus de SS, c'était le plus beau soin, c'est qu'il n' y a plus de SS.

Q Ce dernier camp se trouvait où, vous vous rappelez?

This is a verbatim transcript of spoken word. It is not the primary source, and it has not been checked for spelling or accuracy.

http://collections.ushmm.org
Contact reference@ushmm.org for further information about this collection

A Ca y est – Landsberg, en Bavière.

Q Vous êtes restés longtemps dans le camp après la libération?

A Non, on n'est pas resté longtemps. Parce que, dès que les SS sont partis, on a voulu sortir du camp. On est sorti du camp, on a commencé à marcher un peu à pied, il passait des camions avec des prisonniers de guerre français qui aussi rentraient, les prisonniers de guerre réquisitionnaient les voitures et les camions pour rentrer. Alors il passait un camion avec des prisonniers de guerre, ils nous ont vus, Anania et moi, ils nous ont fait monter, ils nous ont amené jusqu'à Augsbourg. Augsbourg c'était la capitale de la Bavière et là il y avait un grand camp soit-disant de rapatriement, un camp de rapatriement. On arrive dans ce camp, il y avait -- une foule immense, de tous les côtés, des prisonniers de guerre, des travailleurs civils, des déportés, il y avait aussi sûrement des, des, gars qui avaient travaillé avec des Allemands, mais tout était mélangé, on voyait pas, mélangé, on est resté là quelques jours et on s'est fait admettre alors, comme il y avait un militaire à qu'on a dit qu'on était malade qu'on pouvait pas.. se coucher.. qu'on pouvait pas, il fallait nous admettre dans une clinique, il nous a fait admettre dans une clinique de sœurs.

Q Vous étiez dans quel état physique?

A Mauvais était, on était, si vous voulez très amaigri, moi qui fait un mètre 75, je pesais peut-être 30 kilos. Alors ça vous dire qu'on était dans un piteux état. Mais…debout quand même.

Q C'était chacun pour soi pour le rapatriement.

A Chacun pour soi, comme on pouvait. Comme on pouvait. Donc on a été mis dans cette clinique de sœurs où un militaire est venu nous voir après, on lui a dit, "Ecoutez, on est très bien ici, mais nous, ce qu'on veut c'est de rentrer. Il faut que vous nous trouviez le moyen de nous faire rentrer en France." "Je vais voir ce que je peux faire." Au bout de quelques jours, il a trouvé une ambulance militaire et on a été rapatrié en ambulance militaire jusqu'à Strasbourg A Strasbourg on est arrivé à l'hôpital, on a été admis à l'hôpital de Strasbourg pendant quelques jours et de là je suis rentré à Paris après en train de Strasbourg en train dans la tenue de déporté toujours.

Q Vous avez organisé ça vous-même ou on vous a …

A Non, il fallait toujours se débrouiller tout seul, on pouvait compter sur personne. Il fallait réclamer, toujours réclamer

Q Comment vous avez payé le train?

A Le train…. On n'a pas payé le train. On est rentré avec l'uniforme, au contraire, le train était bondé, le wagon était plein, les gens nous ont fait de la place pour nous allonger, ils ont fermé le wagon, et puis on était là. On payait pas. Le contrôleur il nous voyait en rayé -- il n'était pas question de payer.

Q Quels étaient vos sentiments en revenant en France?

A En revenant en France c'était d'abord de voir s'il y avait quelqu'un de la famille de survivant. On a d'abord été amené à l'hôtel Lutétia, où on est resté quelques jours et après j'ai voulu aller voir s'il y avait quelqu'un chez moi, si… J'arrive devant le domicile, on habitait rue du Pasteur Wagner dans le 11ème . Je vais voir la concierge, j'étais en tenue rayée, veste et pantalon, la concierge me voit arriver: "Monsieur Bercau bonjour, voici vos clés, votre courrier," comme si je rentrais de weekend -- "vos clés et votre courrier." Donc l'appartement était là je suis monté il y avait

This is a verbatim transcript of spoken word. It is not the primary source, and it has not been checked for spelling or accuracy.

http://collections.ushmm.org
Contact reference@ushmm.org for further information about this collection

personne, j'ai su que personne était revenu. Mais l'appartement était là avec ses meubles, l'état où l'avait laissé ma mère quand elle avait été arrêtée. Donc j'ai repris l'appartement, je me suis installé là dedans.

Q Comment vous avez raconté, est-ce que vous avez raconté?

A J'avais un ami d'enfance avec lequel j'avais été à l'école communale, J'ai été les voir, sa mère – j'ai commencé à raconter, elle me dit, "Ecoute, ça devait pas être si terrible que ça, puisque tu es vivant." Donc déjà l'incrédulité: c'est pas possible des choses comme ça c'est possible, ce que tu racontes.

Q Et la communauté juive?

A La communauté Juive, je n'avais pas de relations particulières avec la communauté juive à l'époque, les gens à qui on racontait ils étaient incrédules, alors on a fini par pas raconter.

Q Il n'y avait pas vraiment de soutien de la part des autres juifs.

A Je n'avais plus de famille, je n'avais plus personne. J'étais tout seul. Alors j'ai trouvé mon épouse que je connaissais d'avant la déportation, bon au bout de quelques mois on s'est mariés, on a eu des enfants et la vie a recommencé.

Q Vous avez gardé l'appartement des parents.

A Oui.

Q Vous n'avez jamais songé à quitter la France après?

A Non, non. Pour aller où? Aux Etats Unis? Ce serait une autre vie à recommencer?

Q Qu'est-ce que vous pensez vous a permis de continuer pendant toutes ces années?

A L'être humain est ainsi fait, c'est un animal qui veut vivre. Il faut vivre et survivre et continuer la vie. La vie est une roue, il faut la continuer. J'ai eu 2 enfants, j'ai maintenant une petite fille, donc la vie continue.

Q Quel effet la déportation a eu sur votre façon d'élever votre famille, du point de vue juif en particulier?

A Je suis pas pratiquant, je suis juif de naissance, je vais à la synagogue à Yom Kippur mais je ne suis pas un pratiquant de tous les jours.

Q Mais il n' a pas eu de changement par rapport à avant.

A Non, c'était la même chose avant. Mon père allait à la synagogue à Yom Kippur, c'était pas un croyant fervent, un croyant pratiquant fervent, comme beaucoup d'ailleurs en France.

Q Et votre ami?

A Et bien il s'est marié, il a eu des enfants, il a continué sa vie également.

Q Quand vous êtes rentré à Paris, vous avez été faire des papiers, est-ce que vous pouvez raconter ce qui s'est passé?

A Quand j'ai… on a eu d'abord une carte de rapatrié, arrivé à l'hôtel Lutétia on a fait une carte de rapatrié dans laquelle il y avait notre nom, notre prénom, notre date de naissance, notre lieu de naissance. J'ai vécu avec cette carte de rapatrié pendant plusieurs mois parce que les papiers c'était pas un souci pour moi. Pour avoir ma carte d'alimentation – parce qu'il y avait des cartes d'alimentation à l'époque – avec la carte de rapatrié j'ai touché ma carte d'alimentation et ça continuait comme ça, jusqu'au jour où on voulait se marier, il fallait des papiers etc., bon, je vais faire une carte d'identité j'ai été au même commissariat où j'avais été arrêté, j'ai fait faire ma carte d'identité.

Q Pouvez-vous racontez ce qui s'est passé?

This is a verbatim transcript of spoken word. It is not the primary source, and it has not been checked for spelling or accuracy.

http://collections.ushmm.org
Contact reference@ushmm.org for further information about this collection

A Oui, j'ai retrouvé le même inspecteur qui était là, et il m'a demandé l'acte de naissance, il a fait la carte d'identité, lui, il était, comme un inspecteur de cette époque-là, il n'était pas l'inspecteur de l'époque d'avant.
Q Vous le connaissiez d'avant.
A Moi, je le connaissais d'avant.
Q Comment?
A C'était lui qui m'avait arrêté. Lui il ne savait pas, il ne me connaissait pas, mais moi je l'ai reconnu.
Q Vous n'avez rien dit?
A Il y avait rien à dire; des gens comme lui, il y avait des milliers en France, qui avaient collaboré, qui avaient participé, qui avait arrêté, qui avaient dénoncé et qui pour certains étaient devenus des grands résistants même, alors il n'y avait rien à dire. Rien à dire.
Q Vous n'avez jamais beaucoup raconté vos expériences dans le premier temps.
A D'abord parce que les gens ne voulaient pas croire; quand je commençais à raconter, ils me disaient,"Mais tu exagères, tu en fais un roman, c'est pas possible, des choses comme ça, ça peut pas exister, des choses comme ça." Quand je leur racontais l'histoire quand on était dans les wagons, comme les gens mouraient comme on les jetait par dessus bord, ils ne voulaient pas croire tout ça, c'est pas possible. Pas possible, quand dans un wagon de 160 personnes il reste que 20 personnes au bout de quelques jours, ils disent, "C'est pas possible, c'est des histoires que tu racontes." Quand on racontait comme on était traité à l'arrivée, comme on sélectionnait les gens, qui le soir même étaient brûlés dans le four: "Mais c'est pas possible, des choses comme ça." Donc l'incrédulité en général. Encore aujourd'hui je suis sûr qu'il y a des gens qui ne croient pas. Malgré toutes les preuves qui ont été portées, malgré tous les témoignages qui ont été faits, il y a des gens qui n'y croient pas. Parce que c'est tellement immense, c'est tellement gros, d'ailleurs je me rappelle, un chef de baraque a dit, "Tout ce que vous vivez ici, s'il y en a par hasard un qui survit et qui le racontera après, personne voudra vous croire, on vous croira pas parce que c'est tellement gros qu'on vous croira pas." C'est ce qui s'est passé. Ce qui s'est passé. Il n'y a que ceux qui étaient la bas qui peuvent imaginer comment c'était, les autres ne peuvent pas imaginer parce qu'on ne peut pas le raconter. Rien que l'atmosphère, l'odeur, la peur, c'est inimaginable.
Q Donc après, comme vous dites, la vie a repris. Vous êtes resté à Paris quelques années?
A Oui, je suis resté à Paris, j'ai recommencé à travailler, quelques jours après être rentré parce que on nous avait donné mille francs de l'époque, c'est à dire, dix francs d'aujourd'hui, un point c'est tout – débrouilliez-vous, les gars! Alors donc il a fallu commencer à travailler. Comme j'avais l'atelier et l'appartement, j'avais l'équipement et le matériel, j'ai commencé à travailler, parce qu'on manquait de main d'œuvre à l'époque. C'est pas le travail qui manquait; Donc j'ai commencé à travailler.

Conclusion of interview

This is a verbatim transcript of spoken word. It is not the primary source, and it has not been checked for spelling or accuracy.